

## Arborescences

Antoine P. Boisclair

Number 2, Fall 2003

Jan Patočka

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2243ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

### ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Boisclair, A. P. (2003). Arborescences. *Contre-jour*, (2), 11–19.

# Arborescences

Antoine P. Boisclair

## COULOIRS D'AUTOMNE

Derrière chaque porte ouverte en septembre un courant d'air  
tiède traverse l'épaisseur du temps sur l'avenue silencieuse  
à l'approche du soir et prolonge l'été, perpétue la journée  
au bout d'un long couloir d'érables parsemé de débris,  
de branches mortes. Une corneille en deuil suspend  
son cri, fixe des yeux les cimes de l'instant qui s'irise  
à l'horizon tandis que l'épicier ferme sa devanture,  
lève distraitement la tête et regarde la lumière déclinante  
sur les façades avant d'enregistrer ses pertes et profits.  
On voudrait préserver l'éclat; on voudrait maintenir  
l'équilibre encore un peu lorsque le murmure du vent  
s'épuise sous les arbres mais les voix d'enfants circulent  
sans lieu dans un réseau infini de ruelles, de cordes  
à linge et de fils électriques jusqu'à l'heure du souper;  
le soleil couchant se ramifie le long des trottoirs, ruisselle  
à travers le feuillage et cherche sa propre source en chantant.

## PAYSAGE RAPIÉCÉ

Après l'orage les couleurs s'éparpillent sous les peupliers  
qui s'agitent parfois lorsqu'une dernière bourrasque  
sillonne les quartiers brumeux. Un rayon de soleil recoud  
l'étoffe bleue du ciel, enfile en collier d'innombrables  
gouttelettes qui s'évaporent au-dessus des toitures  
métalliques et couronnent le retour éclatant de l'automne.  
On franchit des passages, des allées d'église dans les rues  
désertes car tout est suspension, douceur et cendres  
répandues sur des tapis de feuilles mortes à nouveau;  
l'odeur du bois brûlé recompose l'espace disséminé  
par la foudre et se fraie un chemin hors du temps  
vers la maison disparue après longtemps d'errance.  
On s'invente un autel de clarté, un palais d'images  
transparentes sous les applaudissements des bouleaux  
jaunes quelques minutes avant la nuit. On célèbre  
l'événement perpétuel de la lumière à l'horizon,  
sa lente agonie dans les travées d'azur étoilées.

## APPARITIONS

Ce fut, jusqu'au seuil de l'hiver, la parole illimitée de la pluie fraîche sur les corniches, le langage de l'évidence transmis d'arbre en arbre en périphérie du soir; ce fut le grésil, le message du froid chuchoté discrètement à l'oreille près des jardins saccagés. La noirceur enduit la ville d'une fine couche de poussière et brunit les briques des maisons silencieuses qui tombent en cendres à présent; les érables baissent la voix, replient leurs branches défeuillées comme s'il y avait encore quelque chose à étreindre tandis que j'avance en claquant des os vers le restaurant du coin. J'observe, par la vitre embuée, les silhouettes anonymes dans l'obscurité; je contemple la pluie de plus en plus légère, deux ou trois flocons qui pour la première fois de la saison disparaissent puis réapparaissent sous l'éclairage intermittent des vieux néons.

## AVANCÉE DANS L'HIVER

Au premier matin d'hiver l'érable dont les branches s'étirent jusqu'au bout des possibles s'étonne à nouveau d'être vrai dans la lumière qui dessille les yeux plissés par le sommeil; la mésange hésite, gravit les marches d'un palais silencieux sur le perron recouvert de givre et retient son souffle.

On avance, lentement, à la recherche du sentier disparu; on croît reconnaître un château d'émeraudes, un clocher transparent sous les rafales tandis que le froid découpe au couteau la forme d'une cheminée. Quelques traits, des figures abstraites s'articulent aux coins des rues, s'estompent parmi les strates de nuages qui s'accrochent aux antennes-satellites et s'effilochent en lambeaux.

On avance, à tâtons, dans la lumière inouïe de l'hiver; on cherche ses traces ensevelies en gardant la tête basse vers midi parce que le froid demeure trop sec pour respirer, la première neige trop vive pour parler.

## CONNAISSANCE DU GIVRE

Ce que le vent esquisse dans la neige, ces formes inachevées à l'horizon, nous les comprenons intuitivement lorsque le regard distrait s'adapte aux méandres du paysage, aux rubans des autoroutes qui s'envolent et s'effacent en silence à la suite d'une longue marche. Un chemin traverse l'espace poudreux, suggère un point de fuite improbable quand la glace craque sous nos bottes, se lézarde et multiplie les directions vers nulle part. On acquiesce, sans broncher, aux hochements de tête monotones des épinettes en bordure de la ville, aux bourrasques qui s'essoufflent près des terrains vagues avant la nuit. On contemple les édifices en miroir trop hauts pour nous comme ces arbres aux mille branches dirigées vers le ciel éblouissant, ces mille questions laissées sans réponse dans la neige.

## MARÉE BASSE

À présent la neige fondante ruisselle très loin dans ma mémoire  
oublieuse et parcourt la ville en rêve, m'emporte  
aux limites d'un quartier jonché de papiers délavés,  
de feuilles mortes macérées par la pluie. Un léger  
froissement d'ailes propage l'air pur à chaque pas ;  
un volet claque, balaie l'espace troué d'éternité  
au bout d'une ruelle retrouvée et c'est la mer  
calme comme après la tempête ; c'est la marée  
basse et l'odeur du sel répandu sur l'asphalte.  
Des ressacs, des vagues de souvenirs s'attardent  
aux terrasses, s'échouent sur les visages, les façades  
et les trottoirs bondés parce que le printemps débouche  
ses flacons d'ombres sous les arbres et qu'il fait bon  
marcher sans but dans les rues maintenant. Il fait bon  
laisser la nuit sans fond submerger la ville de sommeil.

## EMBRANCHEMENTS

C'est la saison la plus difficile à contenir parce que le soleil déverse un flot d'images sous les frondaisons qui chuchotent après l'averse et c'est comme trop vouloir, trop chercher le fruit très haut dans l'arbre aux branches innombrables. Les rues s'ouvrent à toutes les promesses, répandent leurs couleurs vives au vent mais n'aboutissent jamais, ne concluent rien dans un parc où l'on s'assoit seul sur un banc. Quelques bourgeons surplombent le silence insondable avant d'éclore en fin d'après-midi ; un éclair de chaleur illumine l'instant puisque tout est signe et m'échappe dans un quartier où plus personne ne passe à l'approche de l'orage. Rien n'existe que cette lueur évanescence sur les toits, l'imminente ascension du brouillard au coin de l'avenue qui clignote à chaque enseigne.



## FICTION

Bourdonnant de lumière les plates-bandes abritent le beau temps qui perdure au milieu d'un parc peuplé d'oiseaux-mouches durant la canicule ; les tresses de soleil, les heures sèches et les feuilles en feu se défont une à une dans un kiosque circulaire où tourbillonnent les samares, les sacs en plastique vides. C'est l'été perpétuel après plusieurs années de sieste et les enfants muets rentrent à la maison, laissent leurs voiliers glisser sur l'eau chatoyante du bassin rempli d'or maintenant. Je me lève, à moitié éveillé, en écoutant la clochette lointaine d'un marchand de glaces sur le chemin ; je consens au bruissement des fougères, au vent léger qui s'attarde dans les feuillages suspendus au ciel comme une pensée délivrée de sa propre pensée, un souvenir, à peine, dont les contours imprécis flotteraient sans vie sous les nuages.

## ORACLE DE L'AUBE

À la fin du sommeil le murmure des érables accompagnera  
l'écho de tes pas perdus quelque part entre ici et jadis;  
le chant d'une cigale invisible dans les bosquets,  
le crépitement du gravier trahiront le silence  
infini de l'été sur le sentier brumeux. Tu devras  
emplir tes poumons d'aube dans l'herbe fraîche,  
traverser une tonnelle de vigne piquetée d'étoiles  
pâlissantes pour atteindre la remise décrépite  
derrière laquelle on enterrait les oiseaux morts.  
La clé dormira comme avant sous la treizième dalle  
au fond du jardin recouvert de trèfles lorsqu'une brise  
d'air tiède posera sa main sur ton épaule. L'aura  
vacillante du lampadaire entouré d'insectes éclairera  
ton visage ridé par le temps, tes deux mains tremblantes  
en tournant la poignée de la porte qui n'ouvrira plus.